

Toute œuvre de pensée  
est reçue  
et insérée volontiers

Abonnement annuel: 12 Fr.

ÉDITION SUR PAPIER JAPON  
IMPÉRIAL

50 Francs par an

# *IDJTIHAD*

LIBRE EXAMEN

Revue sociale et littéraire de l'Orient et de l'Occident

(Paraissant mensuellement)

RÉDACTION

ET

ADMINISTRATION

Rue Cherifein, Caïre

TÉLÉPHONE

Adresse télégraphique :

IDJTIHAD, CAIRE

I ANNÉE

N° 9

DÉCEMBRE 1905

Si le prince Georges n'est pas capable de tranquilliser l'île, que le garde-t-on ? qu'on lui fasse entendre et d'une voix qui ne souffre pas de réplique qu'il ait à se soumettre ou à se démettre. Qu'on n'aille pas nous parler d'aspirations légitimes, de revendications nationales, autant de termes louables dans la bouche de ceux qui professeraient ces principes chez eux, mais qui ne sont qu'une façade hypocrite derrière laquelle se dissimulent des encouragements aux perturbateurs de l'ordre public et le désir de pêcher dans l'eau trouble.

42.

## Lettre d'Aly Baba (1)

### I

Comme le légendaire héros des *Mille et Une Nuits*, je viens de découvrir, moi aussi, la formule cabalistique grâce à laquelle on pénètre dans la caverne au trésor ; tourmenté d'impatience, j'étais à la recherche de l'espèce de *Sésame, ouvre-toi*, qui ferait tourner sur ses gonds la porte de ce paradis, où les âmes de frondeur peuvent jouir d'une tranquillité sereine, sans en payer les délices d'une abjuration sacrilège. Continuer à travailler avec toute l'énergie de son existence à la préparation d'un lendemain heureux, tout en évitant les désillusions trop fréquentes : hélas ! de la politique militante, m'a paru magnifiquement attrayant. Je trouvais en même temps la formule rationnelle, puisqu'à côté de l'augmentation de la probabilité d'atteindre le but, il y avait diminution notable de dépense d'efforts. Il me tardait donc de surprendre le secret

de cette science merveilleuse : *être frondeur et ne pas être impatient*. J'en dois la découverte à une excursion dans un domaine étrange, très proche du mien, et dont celui-ci est pour ainsi dire la continuation. Ce domaine s'appelle *l'Histoire*. En l'abordant j'ai été abasourdi de constater que ceux-là justement, qui se donnent la mission de pétrir l'histoire, les frondeurs comme leurs concurrents heureux, les politiciens officiels, en négligeaient le plus les enseignements. En concentrant mon travail de frondeur à l'adaptation de ses enseignements aux conditions particulières du milieu social duquel je relève, j'arrive chaque jour à des révélations étonnantes où les surprises énervantes des entreprises hasardeuses sont remplacées par la confiance sereine, que la certitude seule peut offrir.

Je me plais beaucoup dans ce nouveau domaine : sans avoir la prétention d'être un Claude Bernard, j'y fais chaque jour d'intéressantes découvertes de ce que je me permettrai de qualifier de *Physiologie Sociale*. Ces découvertes ne sont peut-être nouvelles que pour moi ; leur constatation ne me remplit pas moins d'ineffables joies. Je commence à oublier les déboires d'attente. Il n'existe plus pour mon cerveau enfin tranquillisé de mirages qui fuiraient à mesure qu'on les approche. J'ai, au contraire, la certitude de marcher vers un but qui est fixe à sa place, assez loin encore peut-être, mais qui ne recule pas à mesure que j'avance. Je conçois parfaitement pourquoi j'en suis encore si éloigné et de quel travail dépend le bonheur de le rejoindre. Tout cela m'apparaît net et clair, comme dans un ciel pur. Et je savoure enfin le bonheur de ne pas avoir des doutes, des hésitations dans un travail qui, dans ma conception au moins, a le caractère d'un service public.

Ce sont les résultats de ces investigations que je me propose de confier à *l'Idjtihad*, dont le titre s'accorde si harmonieusement au genre d'études auxquelles je me consacre. Je le fais d'autant plus volontiers que je suis certain de rencontrer parmi les lecteurs de cette Revue ce monde intellectuel, qui s'adonne de bonne foi au noble travail de la régénération d'un Empire qui ne fut jamais sans éclat ; et d'une Nation qui se plaçant en avant-garde sur les confins des trois parties du Vieux-Monde, rendit

(1) Sous ce titre, l'un des membres les plus éminents du parti libéral turc nous envoie de Constantinople une suite de lettres, que nous nous ferons un plaisir de publier. Sur certains points, ses convictions peuvent différer des nôtres. Nous n'en rendons pas moins hommage à la sincérité de ses desiderata progressifs.

d'inoubliables services à la cause de la civilisation, par son rôle d'intermédiaire entre l'Orient et l'Occident.

\* \* \*

Dans mes impatiences de frondeur, désireux de voir enfin se produire en Turquie cet élan généreux qui conduit les peuples à revendiquer les libertés par les armes, une chose m'avait toujours frappé : l'inaccessibilité du gros public musulman, du bon paysan oriental à l'idée de révolte. Si la jeunesse des écoles était prête à tous les sacrifices, le gros public restait inerte. Il avait même quelquefois des gestes d'inappréhension quand les revendications des cadets, devenant trop bruyants, chequaient ses convictions.

— Voici, certes, me disais-je, des gens d'un courage éprouvé, qui font peu de cas de leur vie. Ce ture, cet albanais, ce laze iraient combattre bravement l'ennemi, s'ils savaient l'Empire en danger. Il n'existe pas de par le monde de soldat plus délibérément dédaigneux de la mort que le soldat ture. Pourtant, la revendication de ses droits ne le tente pas. S'il a l'idée de la justice, il ne se donne pas la mission de l'assurer dans son pays. Il ne se préoccupe pas beaucoup de l'égalité et ne pense peut-être pas même à la Liberté. Il est insouciant devant le danger intérieur dont il n'arrive peut-être pas à comprendre toute la gravité. Il supporte les vexations et les injustices des gouvernants sans se révolter, souvent sans même murmurer. Pourquoi ? —

Ce pourquoi a conduit à des convictions erronées ceux qui jugent des choses d'Orient sans se préoccuper de la différence essentielle qui existe entre la société musulmane et la société moderne des pays occidentaux. Incapables de comprendre l'âme musulmane, ils ont cru voir la dégénérescence là où il n'y avait que la sérénité candide d'une conception particulière de la vie sociale.

On peut concevoir la vie comme la jouissance d'une somme de droits matériels et moraux; on peut encore la considérer comme l'accomplissement de devoirs.

La première conception est celle des sociétés démocratiques; la seconde celle des sociétés théocratiques.

Or, malgré l'existence de relations de plus en plus suivies avec la démocratie occidentale, la société musulmane, dans l'esprit du gros public du moins, est restée encore théocratique.

La base de cette société est le *devoir*.

Chaque individu a sa place marquée par des devoirs imposés à sa situation. Du Khalife jusqu'au dernier paysan, jusqu'à l'esclave acheté à denier comptant ou le *mamlouk* asservi par droit de conquête, chacun remplit un devoir. J'aurais dit un sacerdoce. C'est l'observation de ses devoirs par chacun, qui doit régler l'ordre public.

Le *droit* n'apparaît dans cette société que comme conséquence subsidiaire des devoirs des uns envers les autres. Il existe donc une infinité de choses qui sont dues par les uns, mais qui ne sont pas exigibles, ou dont l'exigibilité n'est pas nettement conçue, par les ayant-droits.

Pour ce qui est de la vie publique, il existe dans l'opinion du bon paysan musulman, une conception incertaine de contrat unilatéral dont le non accomplissement rend responsable devant Dieu et déconsidère devant les hommes celui qui s'en rend coupable, mais dans laquelle la revendication des droits par la force, par la révolte, n'est pas nettement admise.

Pour changer cette société théocratique en société démocratique, il faut remplacer cette conception de contrat unilatéral par celle de *contrat bilatéral*. Il faut que le *droit* cessant d'être une *conséquence subsidiaire*, s'érige en *motif principal*, en *raison majeure*.

Comment y arriver ?

Il y a la voie longue du développement de l'instruction publique qui en inculque inévitablement le sentiment aux hommes; il y a encore celle, plus courte, de l'évolution de l'opinion publique par le sentiment religieux. C'est le langage que comprennent le plus facilement les masses. Et, tout en ne négligeant pas la première voie, qui seule peut asseoir la conquête des libertés sur une base philosophique, il n'est sans doute pas sans profit de hâter la transformation par les facilités offertes, par cet espèce de mouvement religieux et social à la fois, qui ne manquerait pas d'analogie de ce qu'on appelle

dans les pays occidentaux la *démocratie chrétienne*; Ce serait la *démocratie musulmane*.

La proclamation d'une Constitution, fut-elle sanctionnée par un *fatwa*, n'y suffit pas. Il faudrait produire tout un courant d'opinion publique par une propagande largement organisée où les docteurs les plus autorisés de *l'Islam* tiendraient à l'honneur de faire entendre leurs voix.

La religion musulmane présente dans ses préceptes tous les éléments de la transformation désirée. Plusieurs ulémas notables tant en Turquie que dans les autres pays musulmans ont prouvé par des commentaires empreints de l'esprit le plus large ce qu'on pouvait faire de la société musulmane. En Egypte même nous avons vu, avec une admiration que l'estime seule dépassait, l'œuvre hardie du regretté Cheikh Abdou, l'une des lumières de l'islamisme moderne, qui était en même temps un libéral convaincu.

C'est en somme une œuvre d'*Idjtihad* qui est nécessaire dans le sens dogmatique du mot. Mais il faut justement *l'Idjtihad* à l'Islam pour évaluer vers le libéralisme rationnel.



## DES MORTS QUI NE MEURENT PAS

CHEIKH MOHAMED ABDOU

Dans le précédent numéro de *l'Idjtihad* au cours de notre étude sur M. le Docteur Gustave le Bon, nous avons mentionné une entreprise littéraire de Cheikh Mohamed Abdou, laquelle était la traduction en langue arabe du livre monumental de M. le Dr. Gustave le Bon, sur *La Civilisation des Arabes*.

La mort accomplissait son œuvre fatale et cheikh Mohamed Abdou, Grand Moufti d'Egypte, rendait son dernier soupir à Alexandrie quelques

jours après la publication dudit numéro de *l'Idjtihad*.

Cheikh Mohamed Abdou, fut sans contredit, de ceux qui ne rentrent dans aucun cadre; l'infinité est la seule limite de leur intelligence; leur souffrance muette a des échos qui vont aggraver les accents des futures rumeurs de la misère humaine.

Nous avons eu le plaisir de lui parler et de l'entendre parler en 1897 à Genève.

Inutile de vouloir faire ici le portrait de cette rare physionomie pleine de lumière et d'énergie.

Cette phrase du cheikh s'est gravée dans notre mémoire :

**Une vérité que vous énoncerez même seul  
entre quatre murs ne restera pas sans effet,  
sans répercussion sur la marche intellectuelle  
de l'humanité.**

Cela nous était assez pour reconforter l'espoir et l'énergie.

Cheikh Mohamed Abdou fut un véritable Musulman, comme Mohamet, lui-même, concevait :

*Utile à tout mortel, ne vivant que sans pactes  
Libre dans sa pensée autant que dans ses actes. (\*)*

\* \* \*

Mohamed Talaat Harb Bey a donné une traduction française d'une opuscule remarquable du Cheikh Abdou. *L'Europe et l'Islam*, et il l'a fait précéder d'une préface dont nous nous réservons le plaisir d'en parler ailleurs tout particulièrement.

Talaat Harb Bey joignit à cette opuscule la biographie du Grand Moufti d'Egypte. Nous la reproduisons ci-après presque en sa totalité :

Les débuts du cheikh Mohamed Abdou ont été modestes. Né, il y a une soixantaine d'années, à Mehallet Nasr dans la Béhéra, il fit ses études primaires à la mosquée Ahmadi à Tanta et les compléta à la célèbre université d'El-Azhar. Puis il fut son propre maître. Avidé de lumière, il s'adonna à l'étude avec une énergie rare, et put, grâce à une

(\*) Ne le plaignez pas trop, il a vécu sans pactes  
Libre dans sa pensée autant que dans ses actes.  
Rostand — Cyrano de Bergerac